

Valeur de parole aujourd'hui.
Requête à celui qui naîtra à l'aube du XXIème siècle

Marie-Claire Bœnisch

Mon cher enfant,

C'est à toi qui auras vingt ans dans la troisième décennie d'un siècle qui est encore dans le futur au moment où je t'écris, que j'éprouve le besoin de m'adresser dans ce temps d'inquiétude où un présent que nous avons du mal à déchiffrer, projette son ombre sur le parcours à venir.

Nos angoisses d'aujourd'hui t'apparaîtront peut-être infondées, ou au contraire prémonitoires, liées à la peur ancestrale de l'avenir, ou bien à une sagesse naturelle de la prévision. Quelle que soit la lecture que tu feras de cette lettre, je te demande d'en saisir l'intention première: un souci démesuré de ce qu'il adviendra de toi, tout particulièrement au royaume de la langue.

Il faut donc que tu saches qu'en ce début d'année 1998 nous nous réunissons pour des journées de travail psychanalytique qui ont pour thème l'actualité du symptôme - une inquiétude encore diffuse, peu articulée, nous portant à interroger la pertinence de l'hypothèse d'une clinique propre à notre époque, et peut-être à introduire un complément aux repères nosographiques posés par Freud, repris par Lacan, et, du même coup, à avancer de nouveaux concepts, quitte à les exprimer en leur état naissant.

Cette anticipation, entourée d'un vague catastrophisme, me laisse perplexe, partagée. Il m'arrive souvent d'y réfléchir, mais je dois te dire que, sans être insensible à ce que certains appréhendent comme une atteinte des corps et des esprits par ce qui est aujourd'hui notre «progrès», je me rends compte que ce qu'il m'arrive d'exprimer dans cette veine ressemble beaucoup plus à une opinion, à savoir ce qui se fonde d'une rumeur, de lectures, d'informations vagues, d'influences diverses, qu'à une expérience de première main. Pour la bonne raison que l'opinion se fabrique d'une perspective reculée sur le groupe qui n'est nullement la mienne.

Malgré cela, et c'est bien ce qui cause mon embarras, je n'avais pas eu de mal à répondre à l'invitation de travailler sur ce thème, car immédiatement s'étaient présentées à mon esprit des particularités qui m'avaient renvoyée à une interrogation sur notre époque, mais sans que je puisse dire si elles étaient absentes il y a vingt ans, ou si en ce temps là je n'y étais pas sensible.

Pour être plus précise, parmi les situations de difficulté clinique qui avaient été évoquées, celle qui se présentait dans un tableau relevant de «l'invalidation du langage» m'avait tout spécialement arrêtée. Il me revenait en mémoire ces moments de butée où une analyse parfois s'enlise, en dépit d'un arsenal intellectuel, verbal, culturel, fort développé, et même raffiné, faute d'une inscription essentielle, définitive, pour le sujet.

Bien évidemment, je ne manque pas de m'interroger sur mon propre accueil des passages qui selon moi auraient dû être décisifs. N'y aurait-il pas lieu de ponctuer de manière plus énergique, de forcer le soulignement, l'interprétation. Crier, pourquoi pas ! Non, je ne le fais pas, j'essaie plutôt de multiplier les effets de surprise ou au contraire d'explorer ma patience. Mais il n'y a pas de surprise. Pas de prise non plus. Pas d'effet de parole.

Cette butée, plusieurs fois éprouvée, s'éclairait d'un jour nouveau avec l'hypothèse d'une mutation de la symptomatologie. Loin de dégager ma responsabilité, elle m'autorisait un angle d'approche différent, une interrogation nouvelle. Est-ce que nous avons à reconnaître là de l'actuel? Et si oui comment le conceptualiser? Car une fois la pente de la clarification psychiatrique écartée - je dis écartée parce qu'elle se présente souvent, me semble-t-il, comme un réflexe d'annulation de l'atteinte subjective de l'analyste, et qu'un effort conscient est nécessaire pour ne pas en user - je ne me sentais pas pour autant quitte d'avoir à produire une position théorifiante, situ me permets de dire crûment ce qui est venu sous ma plume.

Comprends bien ce qui est en jeu dans notre questionnement d'aujourd'hui: est-ce que l'actuel, ce qui se présente à nous sous cette forme indéterminée, floue, est avant-coureur d'une atteinte grave de la langue, de sa valeur opératoire. Il nous faut peut-être, dans l'obscurité où nous nous débattons, anticiper votre écoute, imaginer vos réactions, à vous jeunes adultes des futures années 20, pour avoir la chance d'introduire un écart dans nos réponses.

Nous ne sommes cependant pas totalement démunis pour mener notre réflexion. Tandis que je t'expose les données du problème, j'ai en mémoire le texte de Lacan «La science et la vérité» (leçon inaugurale du séminaire «L'objet de la psychanalyse» 1965/66) qui m'a fortement impressionnée lorsque je l'ai relu récemment, par la vigueur d'un engagement éthique qui ressort de la tentative de situer la psychanalyse dans le monde scientifique. Je trouve à notre problématique d'aujourd'hui un voisinage étonnant avec ce qui avait conduit Lacan à introduire la notion de «sujet de la science», un égal souci de maintenir vive l'actualité de la découverte de l'inconscient.

La question de savoir si la psychanalyse est une science, réitérée dans les années qui vont suivre, et à laquelle il répondra par la négative une décennie plus tard, se sépare ici, dans ce texte, de l'affirmation, qui me paraît très éclairante pour notre propos, que «sa praxis

n'implique d'autre sujet que celui de la science» (1) . Il me semble que l'axe qui se dégage de cette distinction est essentiel à retenir pour nous, comme point d'appui, perche pour nous sortir de la confusion. Lorsque Lacan met en jeu le terme de sujet dans un paradoxal accollement avec celui de la science, il nous guide, par un de ces défilés dont il a le secret, dans le repérage de cet essentiel. Dépassant la discorde habituelle qui s'offre à considérer le sens antinomique du mot sujet (soumis, assujetti, et, point de départ, support d'une action) il en affirme l'effet constituant dans un domaine où seule la psychanalyse peut se proposer d'enfoncer un coin, puisque, de cette place de sujet, le projet scientifique ne veut rien savoir.

Arrêtons-nous un instant, situ le veux bien, sur le positionnement de la science, que Lacan, dans ce même texte, fait relever de la Verwerfung du Nom-du-père. Quel avertissement pour nous à l'aube des années 70! Je ne peux m'empêcher d'entendre dans cette évocation le fonds de ce qui nous angoisse dans la rencontre de cette clinique supposée nouvelle. L'idée que l'imaginaire collectif d'aujourd'hui, fasciné par les inventions technologiques et leur usage à valeur orthopédique, et dans le même temps arrêté au bord d'une Histoire impensable, pourrait entamer, corroder la structure, et tout particulièrement en ce point opérateur pour la psychanalyse, dont celle-ci tient tout le pouvoir d'impulsion au changement qu'elle possède: la nature du langage, ses possibilités de transformation, de glissement, d'invention.

C'est du moins ainsi que j'ai repris à mon compte l'inquiétude communiquée. Avec cette crainte, qui prend toute son acuité de t'imaginer, toi que je ne connais pas encore, en train de te débattre avec les séquelles de cette transformation. Est-ce que cette chose là est possible, pensable: une prise en masse, une gélification du rapport signifiant/signifié, une disparition des aventures métaphoriques et métonymiques? Je ne sais ce qu'en pensent les linguistes aujourd'hui, s'ils partagent nos appréhensions

Dans notre champ, l'explication la plus communément retenue concerne l'affaiblissement de la fonction paternelle dans la société qui nous porte, l'intermittence de son appui pour le plus grand nombre. Mais de quel père s'agit-il? Curieusement dans les cas auxquels je pense, je ne saurais parler de forclusion du Nom-du-père, mais plutôt d'une sorte de jouissance du refus d'être engagé par sa parole, très exactement du refus que celle-ci porte à conséquence. Le langage, «ils n'y croient pas» pourrait-on dire, bien qu'ils en aient l'usage; il n'est pas vécu comme consubstantiel, mais comme outil séparé et dédaigné, outil au rebut. Ayant écrit cela, je m'aperçois de l'emprunt à Françoise Davoine, à «L'outil cassé du nom» (2). Pour autant, même si je copie la métaphore, je n'entends pas désigner la même chose: l'outil n'est pas cassé, il n'a pas disparu de la circulation, c'est son utilité qui est récusée (Dead letters). L'invalidation est active, opiniâtre, ce qui m'a amenée à poser qu'il y a une connaissance de ce qui est refusé, mais que celle-ci est inconsciente. Cela s'exprime par le refus de l'équivoque, de la prise en compte des actes symptomatiques, et bien sûr de l'association libre. C'est en ce point que l'individuel rejoint ce que Lacan avait retenu du dessein scientifique: de cette place de sujet, il ne veut rien savoir.

1. J. Lacan. «*Écrits*». P. 863

2. F. Davoine. «*La folie Wittgenstein*», E.P.E.L., p. 65

Je ne peux manquer d'évoquer, pour la similitude du mécanisme, le «sentiment inconscient de culpabilité», dont Freud avait fait un des points de butée de la cure analytique (3). Paradoxe de la formule, encore renforcé dans une autre traduction: «conscience morale inconsciente» que j'ai trouvée sous la plume de Jean-Michel Vappereau (4). Similitude dans l'impossible arrachement à une question essentielle pour le sujet, dont la répétition fait le tour, soutenant - c'est du moins mon hypothèse - l'existence d'un réel pour ce même sujet. Pourrait-on évoquer un «refus inconscient de la valeur de parole», dont le pré-texte imaginaire serait proche du conscient, accessible (du côté de l'invalidation d'un père incapable d'être garant), mais resterait en panne d'articulation avec la piètre valeur accordée au langage, qui se présente comme une évidence massive, jamais interrogée, produisant un collage inconscient dont il est fait indéfiniment le tour.

Faut-il imputer au mode de diffusion de la psychanalyse la responsabilité de la fréquence assurément aujourd'hui plus grande de cette particularité parmi les personnes que nous recevons, ou à un autre facteur? Tu l'entends bien, je suis incapable de répondre à cette question. Il est certain que l'image diffusée semble tout simplement avoir oublié la place de la parole au profit du seul savoir. Que le malentendu soit attribué à notre profession, ou uniquement à la nature de ce qu'on appelle communication importe peu: il est sûr que la distorsion entre l'attente exprimée et les principes qui nous guident ne fait que croître avec la diffusion toujours plus élargie de son champ d'action. Mais je ne crois pas que nous soyons démunis face à cela, à partir du moment où s'instaure la relation.

Ma préoccupation plus profonde, qui me rend nécessaire ta présence, concerne cette prise de la fonction paternelle dans le tissu langagier. Freud le premier avait noté le rapport entre la reconnaissance de la fonction paternelle et l'entendement (5). Cette affirmation a plusieurs fois été reprise par Lacan notamment dans «L'éthique»: «Il y a, nous dit Freud, un véritable progrès dans la spiritualité à affirmer la fonction du père, à savoir celui dont on n'est jamais sûr» (6), mais peut-être jamais de manière plus audacieuse qu'avec ce pont de lianes qu'il lance dans le texte qui m'occupe aujourd'hui: «La psychanalyse est essentiellement ce qui réintroduit dans la considération scientifique le Nom-du-père» (7), dans un passage tout spécialement en chicane, ne mettant en relief les paradoxes que pour mieux nous inviter à les subvertir.

N'y aurait-il pas là l'indication d'un dénouage, ou plutôt la proposition d'un autre tressage? La science n'a pas le monopole des applications abusives, susceptibles de faire disparaître le sujet. La psychanalyse comme savoir nous mène aux mêmes impasses, pour la bonne raison que sujet et savoir sont exclusifs l'un de l'autre. C'est pour cela que l'invitation à considérer que la praxis analytique n'est autre que celle du sujet de la science est à la fois pleine de saveur et vivifiante invitation à se commettre du côté où il y a refus, à porter témoignage en ce lieu, à dire oui au sujet. N'est-ce pas là quelque chose qui peut nous guider dans l'accueil de ces cas difficiles?

3. S. Freud, «Le moi et le ça», Gallimard, p... 195 et 222

4. J.M. Vappereau, rubrique «Surmoi, in Encyclopædia Universalis 1997

5. S. Freud, Cinq psychanalyses». P.U.F., p. 251

6. J. Lacan, «L'éthique de la psychanalyse». Le Seuil, p. 171

7. J. Lacan, «Écrits». Le Seuil, p. 875

Notre zone d'intervention est étroite, acrobatique, et ne passe certainement pas par l'interprétation articulée, classique. Et pourtant, nous avons à ouvrir pour redonner au langage à la fois sa flexibilité et sa valeur. Qu'est-ce qui décide qu'une parole fasse trace? En analyse toutes les paroles sont permises, les propos contradictoires y sont de règle, on ne signe pas ce qu'on dit! Y a-t-il un lieu plus accueillant au «n'importe quoi»? Et pourtant il est attendu de son effectuation un rapport du sujet à sa parole tel que celle-ci puisse faire acte. Le cadre de l'analyse, qui ne repose sur rien d'autre qu'un engagement de parole, possède en soi valeur démonstrative. L'analyste n'apporte jamais trop de soin à sa mise en place, quel que soit le temps requis pour y parvenir.

Mais l'implicite ne suffit pas. Particulièrement lorsque la question posée est, avec autant de désespoir que de défi, celle de ce qui peut tenir lieu de garant de la parole. C'est ce point que le transfert interroge, comme dans toute analyse, mais avec cette particularité d'un refus a priori de recevoir une quelconque réponse. Ce barrage de principe, pour infranchissable qu'il soit, ne doit pas pour autant dispenser l'analyste d'avoir à prendre position sur son propre rapport à ce point où il ne peut consister qu'à se perdre, où le sujet qu'il est devenu s'est délié du savoir. Mon optimisme indestructible me laissant croire qu'il n'est pas possible que rien, vraiment rien, ne soit entendu de ce témoignage.

Condition non suffisante, mais nécessaire à fixer un point d'arrimage qui puisse, dans le transfert, être refusé. Ensuite la seule ouverture dans ce contexte me paraît être le retournement de l'évidence (levée de l'évidence?) - l'évidence étant qu'il n'y a rien à attendre du langage, ni à entendre - Que celle-ci en vienne à désigner l'objet de curiosité, dont la construction a pour impact logique le sujet de la science, de la recherche, de l'exploration, et si on suit Lacan, de l'éthique. Amener celui qui, quand même, il ne faut pas l'oublier, nous a confié la tâche de diriger son analyse, ce qui est un acte premier qui enclôt toutes les contradictions ultérieures l'amener, donc, à condescendre à l'étonnement, aménager la possibilité d'un acte de langage. Lui permettre d'inventer ce lieu de retournement à partir duquel il lui sera possible, non pas de renoncer à sa question, si, comme je le pense, celle-ci touche à du réel, mais de se passer d'y arc-bouter son être.

Je ne sais ce que tu retiendras, mon cher enfant, de ces quelques pages qu'avec toute ma tendresse je voudrais transmission de l'éveil. Mais on ne choisit pas l'objet-cause de la transmission. Je m'arrêterai donc sur une requête: du père, comme cause du langage, assure la mémoire.